

Georgette Richard-Martin

# Temps neuf

*Roman*



L'Harmattan





**Temps neuf**



**Georgette Richard-Martin**

# **Temps neuf**

*Roman*

L'Harmattan

## Du même auteur

*Le temps revisité* (récit),  
Éditions L'HARMATTAN 2006  
*Chemins de traverse* (nouvelles),  
Éditions L'HARMATTAN 2011

© L'HARMATTAN, 2014  
5-7, rue de l'École-Polytechnique, 75005 Paris

<http://www.harmattan.fr>  
[diffusion.harmattan@wanadoo.fr](mailto:diffusion.harmattan@wanadoo.fr)  
[harmattan1@wanadoo.fr](mailto:harmattan1@wanadoo.fr)

ISBN : 978-2-343-02689-3  
EAN : 9782343026893

*À Georges,  
Jean-Pierre et Juliette,  
Marie-Christine et David*



*Tout à coup une mort imprévue fait basculer l'ordre du monde et surtout celui du passé car le temps est continûment neuf. Le temps est de plus en plus neuf. Il afflue sans cesse de l'origine. Il faut retraverser la détresse originare autant de fois qu'on veut revivre.*

*Pascal Quignard  
« Les désarçonnés »*



Une forme enveloppée d'une cape brune, bonnet de laine grise enfoncé sur la tête jusqu'aux oreilles, pousse la porte du funérarium. Sans bruit, le lourd battant se referme derrière elle. De hautes fenêtres étroites éclairent à peine la pièce. Tout au fond, au centre, un cercueil attire le regard. Il est posé sur un support que recouvre un tissu pourpre. La femme s'engage dans l'allée centrale, où, de part et d'autre, des rangées de chaises, disposées en arc de cercle, la séparent du défunt. Elle avance sur la pointe des pieds... le regard fixe... Elle est là près de lui, promène sa main gantée sur le bois clair, ultime caresse... ses lèvres tremblent.

Hugo !... je ne peux m'habituer à ta disparition... Tu vois, je ne pleure pas... je n'ai plus de larme... je suis avec toi, jusqu'au bout. Ça me fait mal cet enterrement que tu as voulu dans la plus stricte intimité... sans messe, sans bénédiction... cette salle me glace, si dénudée... Je ne sens plus mes pieds... mes jambes ne me portent plus....

La femme se laisse tomber sur une chaise tout près d'elle...

*Quand même, tu ne vas pas défaillir maintenant... Courage !... Il faut tenir encore un peu...*

Le silence est total. Aline observe les murs en pierres jointées. Un tableau retient son attention : un massif d'arums au milieu d'une pelouse impeccable...

Elle ferme les yeux. Le tableau s'impose de telle façon qu'elle s'imagine au centre d'un jardin bucolique... hume l'odeur d'herbe fraîchement coupée... Elle a chaud... Elle s'éponge le front :

*Curieuse réaction ma vieille... après tout ce que tu viens de vivre, à quoi tu penses !*

– Madame Daudé ?

– Oui ?

– Je suis l'organiste. Vous avez apporté le CD ?

– Oui, tenez, le voici. C'est Sibelius... mais c'est trop tôt... il faut attendre que la famille arrive !

– Je sais... mais je commence à tout préparer... Il ne faut pas prendre de retard, il y a une autre cérémonie après la vôtre...

Aline regarde sa montre. Seize heures trente... Encore une demi-heure à attendre... à penser à lui... seul à seul...

*Cette présence te déconcentre... elle t'agace... qu'a-t-elle tant à faire ?*

Elle observe la femme dans ses déplacements... revient sur le cercueil... Ne pas penser... Me relier à toi.

Ce qu'elle redoute le plus se réalise. Le souvenir d'Hugo transporté à l'hôpital en soins intensifs. Sa folle inquiétude, son appel à Paul, l'associé fidèle.

Grincement de porte. *Ils sont en avance.*

Ils sont deux à passer tout près d'elle. Elle reconnaît Paul, mais la femme, elle ne la connaît pas. Serait-ce Nathalie, l'épouse d'Hugo ?

À cet instant, Sibelius emplit l'espace, inonde l'âme, force à l'écoute, aux souvenirs heureux... Elle, au salon, lui près d'elle, tout près, ils écoutent, en osmose totale...

– Bonjour Aline, chuchote Paul contre son oreille. Nathalie a pu venir. Ne t'inquiète pas, je m'occuperai d'elle... Comme convenu, dès que la musique s'arrêtera j'attendrai cinq minutes et je prononcerai l'éloge funèbre... Après la signature sur le registre à l'entrée, on

se retrouve à la sortie. Aline acquiesce d'un mouvement de tête... Le charme est rompu. Devant, juste dans son axe, il y a Nathalie, bien portante. Nathalie qu'elle croyait handicapée, cloîtrée dans sa maison Tudor à Larchmont... Pour quelle raison s'est-elle déplacée? Est-ce pour l'héritage?

Ça y est, j'ai des crampes d'estomac. C'est Nathalie, ta femme, Hugo, qui me fait cet effet là... Je ne l'attendais pas. Tu m'avais dit quelle ne s'était pas remise de l'accident de voiture qui a provoqué le décès de vos fillettes... Qui l'a prévenue? Elle m'agace avec son manteau de vison et ses talons hauts... Elle a même pensé à se parfumer! Je suis sûre qu'elle s'est maquillée... ça me fait mal... Quand je pense que tu te sentais responsable de son infirmité. Elle est si fragile, disais-tu... marquée à vie dans son cœur et son corps. Par ta faute... Pourquoi est-elle venue à ton enterrement?

Paul, l'associé d'Hugo, est à présent tout près du cercueil. Il allume les cierges, se racle la gorge et...

Aline n'écoute pas... l'œil fixé sur la nuque de Nathalie, visage crispé, lèvres serrées... sentiment mêlé de rancune et de souffrance... Envie de sortir, de les planter tous... Paul, à ce moment là, prend la parole. Rappelle leur amitié à tous deux, leur complicité...

Dans ce discours, je n'apparais pas... Trente ans de vie commune et rien, pas un mot à mon propos! Il parle de sa femme, de ses enfants décédés dans un accident de voiture... Rien sur moi. Ah! On dirait qu'elle pleure. Ses épaules se soulèvent, elle plonge la tête dans ses mains... Non ce ne sont pas des pleurs. Elle se mouche... Ça m'étonnait aussi de sa part...

*Arrête Aline, tu deviens méchante, pense à autre chose... à toi, à lui...*

Soixante quatorze ans!... Au moment où je prends ma retraite... Nous avions projeté de faire un grand voyage...

Mais que dit Paul ? Il chuchote ou quoi ?... Il parle pour qui ? Pour le premier rang ? Des mots... des mots... sans suite... Et puis zut après tout je n'en ai rien à faire de son discours... Déjà fini ?... Ils se lèvent tous. Il va falloir que je bouge. Que je marche derrière eux... Je ne suis que la compagne. Celle qui l'a soutenu, épaulé, accompagné jusqu'au bout.

Sur la place. L'air vif lui picote le visage... Paul chuchote qu'elle peut monter dans la voiture avec la famille... Il y a de la place... Aline accepte, Elle ne sent plus ses pieds. Il fait si froid ! La famille ? Ces gens que je ne connais pas et qui sont présents pour l'occasion ! Ce silence ! Ça me fait mal. Chacun pour soi.

Au cimetière. La voiture s'arrête dans l'allée centrale... On enlève les trois gerbes et les deux coussins de fleurs... Dans le caveau familial deux hommes déposent le cercueil sans trop de ménagement.

On te descend mon pauvre chéri, te voilà bousculé. Ils sont tous devant, moi derrière... Mes jambes à nouveau...

Aline s'affaisse, s'accroche à quelqu'un qui la retient...  
Qu'on en finisse !...

On lui donne une rose qu'elle jette sur le cercueil, comme les autres.

Pour moi, ça ne veut rien dire ce truc... Ils vont tous reprendre leurs activités, faire comme avant... sans toi... sauf moi... Ne pas penser... Les yeux rivés sur le trou fraîchement creusé... Ton absence me vrille déjà le cœur...

Retour dans l'allée centrale... Des embrassades...

On m'étreint dans la foulée... Quelque chose en moi explose... Je ne peux retenir mes larmes. Je croyais ne plus en avoir. Je flashe sur l'enterrement de François Mitterrand, sa femme, sa maîtresse, ses enfants... Tous réunis... D'un seul coup mon ressentiment se délite...

Les gravillons crissent sous les pas. Les uns derrière les autres on se disperse. Aline se dirige vers le métro...

C'est un jour d'automne qui préfigure bien la Toussaint à venir. Il fait froid.

On la voit descendre à Saint Michel. Rester un instant immobile, l'air de quelqu'un qui ne sait pas trop où diriger ses pas. L'obscurité cède le terrain aux éclairages qui donnent une atmosphère de fête à ce carrefour de rendez-vous...

Derrière elle, la brasserie du Départ, en face sur le tertre plein central la fontaine Saint Michel, à sa droite la Seine, c'est à main gauche qu'elle se tourne et emprunte le boulevard...



Anonyme, Aline se mêle à la déambulation qui l'emporte droit devant. Elle a ralenti le pas, referme un peu mieux le col de sa cape brune, réajuste son bonnet... Le froid n'a pas cédé un pouce... Elle passe devant le cinéma qui la laisse indifférente, puis, sans même jeter un coup d'œil sur ses boutiques préférées, elle traverse le boulevard Saint Germain, passe devant le jardin du musée Cluny... perçoit l'odeur des marrons chauds... Ne se laisse pas tenter, continue jusqu'à la rue des Écoles...

Automate qui a bien enregistré sa trajectoire, elle tourne à gauche, remonte la rue en direction de la Sorbonne... atteint enfin le square Painlevé... s'arrête subitement... Elle est arrivée... mais quelque chose l'empêche d'avancer... Elle fait demi tour, revient sur ses pas, aperçoit la « Brioche Dorée », ventre accueillant de monde, d'espoir et de chaleur. Elle prend son tour, patiente, écoute sans entendre. Qu'importe l'attente, elle n'est pas pressée... Elle n'a rien mangé depuis la veille... et puis au moins, ici, elle retarde le moment de se retrouver chez elle... Le froid l'a si bien pénétrée qu'il a gelé toute pensée...

– Un jambon fromage, et un café...

Elle a conscience d'avoir oublié de dire merci... mais les serveuses sont trop occupées pour s'en apercevoir... Elle avance, se cherche une place... face à la rue... s'assied, regarde l'heure... dix-neuf heures...

S'il faisait moins froid, elle aurait fait son tour habituel. Marcher lui redonne du courage. Ces derniers temps elle avait pris l'habitude de sortir en fin de soirée quand Hugo, assommé par ses médicaments, entrait dans une douce léthargie, seul moment pour lui où la douleur lâchait prise. Ce soir, il n'y a personne à la maison. Hugo repose dans le tombeau familial. Pour l'éternité...

Elle n'a pas eu le courage de s'adonner à son rituel quotidien, son remède pour bien dormir, marcher, arpenter la rue Saint Jacques jusqu'à la rue Soufflot, de là, redescendre le boulevard Saint Michel puis la rue Saint Séverin. Brassée, bousculée par les touristes indécis, happés par la juxtaposition indécente des offres des restaurants, des plus traditionnels aux plus exotiques, elle s'ouvrait alors aux fumets appétissants, aux étals riches en couleurs. L'espace de quelques minutes elle perdait ses repères, engloutie au cœur de cette foule anonyme, ballottée, anesthésiée... Un instant elle énervait ses papilles, incapable de choisir, de décider, se laissait emporter par la houle qui l'enveloppait, rassasiée d'odeurs... Elle n'a plus de force... Pour qui les garder ses forces ? À présent ça ne lui est plus utile. Pour justifier ce détour incongru elle s'arrêtait, quand elle n'était pas fermée, dans la petite église Saint Séverin afin de prier pour lui... Avec quelle ferveur elle répétait les « Je vous salue Marie » égrenant son chapelet imaginaire en ponctuant chaque dizaine par un « Sainte Marie mère de Dieu aidez-le, aidez-moi ». Ces incantations répétitives, à s'imprégner des mêmes demandes obsédantes, sont à présent terminées...

Aline mastique son pain croustillant, l'avale avec difficulté. Sa gorge serrée fait obstacle au passage de la bouillie qui n'a plus de goût. Elle commande un autre café... Elle ne va pas dormir c'est sûr... mais elle est si fatiguée, rien ne devrait pouvoir s'opposer à son

effondrement... Elle se passe machinalement la main sur le visage... Elle ne peut pas se concentrer... Trop de bruits dans son silence, des bribes de conversation, des phrases s'agitent avec des résonances d'aluminium, dominant le brouhaha général... des mots saisis par ci par là. Elle s'en fiche... Elle est là, c'est tout... Se laisse porter par la marée sonore... Oublié Hugo, oublié le funérarium, Nathalie, Paul et les autres... Elle est seule et ne veut pas encore rentrer.

Une bouffée de chaleur la submerge... Aurait-elle de la fièvre ? Elle enlève sa cape, son bonnet... Une tête de loup flamboyante de cheveux coupés courts encadre un visage étroit aux grands yeux bruns cernés de fatigue, bouche en cœur aux commissures affaissées... blancheur du teint...

– Je peux m'asseoir en face de vous ?

– Bien sûr, s'entend-elle dire...

Sa façon de dévisager l'inconnue contredit ses propos. Son air désagréable n'est pas très engageant ! L'autre, avisant soudain une table libre, saisit l'occasion de la laisser à ses tristes pensées.

– Ah ! Il y a une place libre là-bas... excusez-moi.

Aline hausse les épaules... C'est mieux comme ça... d'ailleurs son sandwich est presque terminé... il va falloir qu'elle se décide à rentrer...

Vingt heures ! À regret Aline reprend la rue des Écoles, en direction de son domicile. La rue a perdu de son animation... Elle hâte le pas... Pense à son lit sur lequel elle va se jeter, c'est sûr, sans même se déshabiller, tête première.

Les yeux baissés, elle marche. Dos voûté... Square Painlevé... Avancer pas à pas. Faire les gestes qui s'imposent. Entrer dans l'absence. Elle s'arrête devant le numéro huit... Une dernière fois, elle se retourne vers la librairie encore éclairée qui fait l'angle avec la Place... balaie du regard les fenêtres Renaissance du Musée Cluny,

dégage son cou du col de sa cape et se présente devant la porte en bois massif. Elle hésite. L'interphone est légèrement éclairé. Elle compose son code...

Tiens, rien ne se passe !

Elle recommence, plus lentement, enfonce bien le doigt... Ça ne marche pas. Une bouffée de chaleur envahit ses joues. Ne t'énerve pas Aline, recommence... 4 8 2 2... Rien ! Il manquait plus que ça... Respire ! C'est ça, Reprend !

Une petite voix intérieure lui dit que c'est facile à dire mais que ça commence à être inquiétant...

Que fait-elle pour que ça ne marche pas ? Hésitante, elle réfléchit... Je suis sûre du numéro... Ah oui... j'ai oublié. Depuis hier la gérance a modifié le code. Il faut à présent y ajouter le A... Elle recommence. Un déclic. La porte s'ouvre. Soulagement...

Le hall est dans l'obscurité. Quand elle franchit le seuil, le plafonnier s'éclaire avec parcimonie. Pour la première fois elle trouve que le sol carrelé, est bizarre. Les grands losanges noirs sur fond blanc ont l'air de trappes qu'elle se devrait d'éviter en sautant à cloche-pied sur les blancs. Le sens du ridicule la retient. La plante dans l'angle paraît menaçante. Ses larges feuilles s'entrelacent bizarrement, envahissent les deux murs qui l'encadrent. Avec l'ombre qui l'entourne elle a doublé de volume... Elle a beau savoir qu'il s'agit d'un effet provoqué par un éclairage insuffisant, elle n'est pas rassurée... La nuit, ici, dans cet espace clos, réveille ses peurs enfantines. Elle se doit de faire barrière à l'irrationnel, ne pas se laisser entraîner dans sa spirale même quand les objets prennent des formes inattendues... Ne pas aller jusqu'à se sentir paralysée. Elle se reprend.

Courage se dit-elle courage ! Comment ne pas tenir compte de cette contraction soudaine dans la poitrine ? Il me suffit de peu pour que je bascule dans la déroute...